Zeitschrift: Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association Suisse pour l'Habitat

Herausgeber: Société de communication de l'habitat social

Band: 72 (2000)

Heft: 2

Artikel: Hymne à la machine à laver

Autor: Frei, Anita

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-129775

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

HYMNE A LA MACHINE A LAVER

A la fin de l'année 1999, dans le grand mouvement de commémoration qui accompagna la soi-disant fin du millénaire, une question revenait avec constance sur les ondes des radios et des télévisions, dans les pages des journaux et des magazines: quelle est l'invention du siècle? Si l'on m'avait posé la question, j'aurais répondu sans hésiter: la machine à laver. En effet, quelle femme, au moment de charger draps et serviettes de bain dans le tambour d'inox, n'a jamais été saisie d'un effroi rétrospectif à l'idée qu'il y a quelques décennies à peine, elle aurait dû laver son linge à la main?

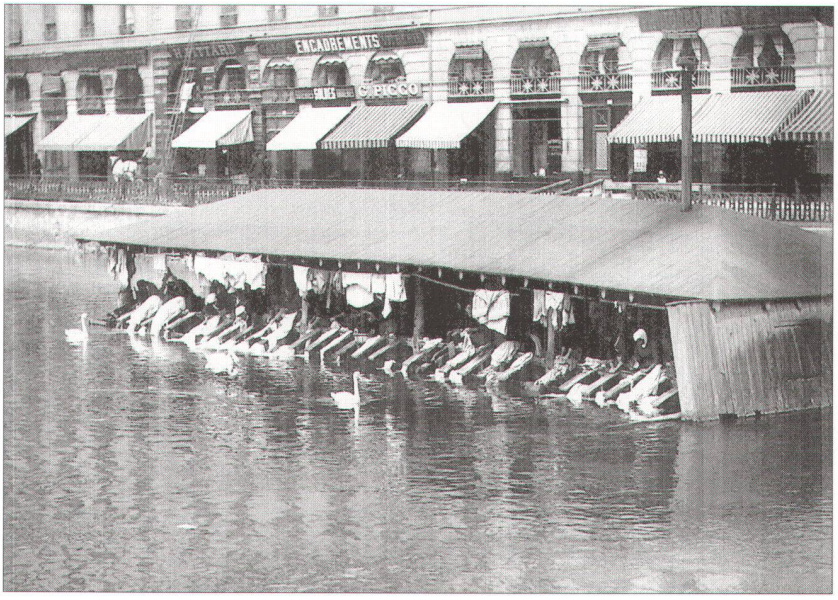
Au détour d'un reportage, nous voyons des femmes du Sud frotter et frapper leur linge bigarré dans l'eau trouble d'une rivière. Nous avons aussi tous en tête des scènes autour de la fontaine du village. Mais, quel travail se cache vraiment derrière ces images? Il était indispensable de le savoir pour bien mesurer l'importance de la machine à laver et la façon dont elle a contribué à transformer le quotidien des femmes.

Jusqu'à la fin du XIXe siècle, en certains lieux bien au-delà, la lessive était la plus grosse corvée dans un ménage. Cette tâche herculéenne et de longue haleine était aussi, comme le relève Geneviève Heller dans son remarquable ouvrage Propre en ordre, empreinte d'une certaine grandeur: "la vraie lessive, la belle, la grande, était la fierté de la femme, elle y consacrait le meilleur d'elle-même. Toutes les valeurs domestiques y trouvaient leur place: dévouement et effort de la femme, propreté du linge, discipline du repassage, entretien soigneux du raccommodage, ordre des piles de linge dans les armoires".

Longtemps, la lessive s'est faite sans ustensiles ou presque, puis les techniques se sont améliorées, avec l'usage de récipients particuliers, la mise au point de systèmes de chauffage de l'eau, l'invention de machines manuelles, puis automatiques. Un procédé de lessive couramment pratiqué à la campagne au siècle passé, transmis d'une génération à l'autre et expliqué dans les manuels d'économie domestique jusqu'à la guerre de 14, était la lessive aux cendres, qui illustre parfaitement l'effort et le temps requis pour cette tâche. J'en emprunte la description à Geneviève Heller ainsi qu'aux travaux du groupe ethnographie de l'Université du troisième âge de Genève, consignés dans "Le temps de la mémoire" .

LA "GRANDE LESSIVE"

A cette époque, dans les campagnes, la grande lessive se faisait deux fois par an, sans compter les petits savonnages intermédiaires. Les maisons se devaient d'avoir beaucoup de linge, les trousseaux de deux ou trois générations. Au fur et à mesure que le linge était sale, on le dégrossissait sommairement à la brosse, au savon et à l'eau tiède, puis on le suspendait au grenier jusqu'au jour de la grande lessive. Pour l'occasion, il fallait réserver la fontaine bien à l'avance et faire appel à des femmes solides. La veille, on descendait le linge du galetas, on le triait par degré de saleté ou selon sa finesse et on le mettait à tremper toute la nuit.



La pièce maîtresse de la grande lessive était le cuvier de bois, plus tard de tôle galvanisée, pourvu dans sa partie inférieure d'un robinet de vidange permettant l'écoulement de l'eau, et placé sur le trabichet ou trépied. On plaçait à l'intérieur du cuvier quelques morceaux de bois ou quelques os, pour éviter que le linge ne bouche l'écoulement. Le linge était rangé dans le cuvier, les gros draps et les pièces les plus sales au fond, les plus délicates au centre, par-dessus quelques nappes et serviettes, enfin un grand sac rempli de cendres de bois blanc. Très tôt le matin, on avait allumé le feu de la chaudière pour faire chauffer l'eau. L'eau bouillante était versée sur le sac de cendres, dont elle dissolvait la soude et la potasse, des détergents puissants obtenus à bon marché. Le liquide filtré à travers le linge formait le lissu, qui était recueilli par le fond, remis à chauffer et reversé dans le cuvier. L'opération était répétée à plusieurs reprises.

UNE BLANCHEUR EMPESEE

Le coulage achevé, il fallait laver le linge. Il était transporté à la fontaine, enduit de savon de Marseille, frotté, rincé. Le linge le plus fin était passé au bleu, une légère teinture avec des boules de bleu-outremer pour leur rendre une blancheur ternie par la potasse, qui a tendance à jaunir le linge. Certaines pièces devaient aussi être empesées avant le repassage, avec un empois constitué d'amidon de froment ou de pommes de terre délayé à l'eau bouillante, plus ou moins concentré.

LAVANDIERES AU RHONE

En ville, où la place est comptée, les opérations étaient encore plus compliquées. Celles qui en avaient les moyens faisaient appel à une lingère ou lavandière. A Genève, blanchisseuses professionnelles et ménagères se retrouvaient aux bateaux-lavoirs, très nombreux sur le Rhône. Le dernier disparut vers 1930, au moment de la démolition du quartier du Seujet. Les installations d'un bateau-lavoir comportaient des rangées de planches à lessive qui garnissaient les deux bords du bateau et surplombaient l'eau du fleuve pour le rinçage. Une chaudière, gérée par la patronne du lavoir, fournissait l'eau chaude. De grandes cuves de bois servaient au trempage. Après le trempage, le dégrossissage à la brosse et au savon et le rinçage au Rhône, le linge passait à la cuisson. La première cuisson était la plus propre, mais aussi la plus chère. Après 15 à 20 minutes, le linge était sorti, savonné et rincé à nouveau, puis mis à sécher sur le toit du bateau.

DU PUBLIC AU PRIVE

A la campagne comme en ville, le jour de lessive était pour les femmes l'occasion de se rencontrer, de bavarder, d'échanger nouvelles sérieuses et légères, de ragoter. En libérant les femmes d'une très lourde tâche, la machine à laver allait malheureusement aussi les priver d'une dimension essentielle de leur vie publique. De tâche accomplie en groupe, à l'extérieur, la lessive devient une affaire privée, intérieure.

Anita Frei

Ce sujet sera repris dans les prochains numéros

Page précédante : le bateau-lavoir au quai des Bergues, Genève. Photo Centre d'iconographie genevoise

Ci-dessous : lessive à la fontaine de la place de la Navigation, à Genève. Photo Centre d'iconographie genevoise